

Le rituel du Baishi



En Chine, les enseignants ont de tout temps été l'objet d'un grand respect voire de vénération. Depuis des siècles, les compétences culturelles s'y transmettent oralement de maître à disciple, notamment dans les domaines de la calligraphie, de la peinture, des arts martiaux ou encore de la médecine chinoise. Ce n'est qu'en honorant par le rite (*bai* 拜) un maître (*shi* 师) qu'un élève est considéré comme digne de recevoir l'intégralité de son enseignement devenant ainsi « disciple admis » (*rushi dizi* 入室弟子¹), à la différence du « disciple nominatif » (*jiming dizi* 记名弟子) qui n'aura pas accès aux ultimes secrets de l'art. La cérémonie du *baishi* constitue donc un événement particulièrement solennel pour les Chinois traditionalistes ainsi que pour tous ceux qui ont la volonté de s'inscrire dans une transmission authentique.

Des affinités prédestinées

Un ancien dicton déclare : « Si vous êtes un enseignant pour un jour, vous êtes un père pour la vie » (*yi ri wei shi, zhongshen wei fu* 一日为师, 终身为父). Ce que confirme la traduction de l'appellation « maître » en chinois, *shifu* 师父, qui signifie littéralement « père-enseignant » ou « père d'apprentissage ». Dans le monde chinois, on considère souvent que la relation maître-disciple résulte d'une affinité prédestinée (*yuanfen* 缘份). Cette relation est en quelque sorte donnée et ne peut donc être recherchée. Ainsi, dans certains cas, des circonstances spéciales ou des intuitions réciproques peuvent être interprétées comme des signes révélant le lien subtil unissant le maître à son élève. Lorsque ce dernier était présenté pour la première fois, c'était généralement par l'intermédiaire de garants qui attestaient de sa moralité et de ses autres qualités, les traditions martiales précisant les profils d'individus qui ne pouvaient prétendre à l'initiation tels que les agressifs, les ivrognes, les dépravés, les charlatans, les inconstants, etc. Nous sommes donc ici très loin de l'approche profane moderne qui, dans le domaine des arts corporels, réduit parfois le *baishi* à des considérations économiques ou opportunistes, le « disciple » étant choisi non en raison de ses qualifications mais de ce qu'il pourra apporter à son mentor et à l'organisation de celui-ci. Échange de bons procédés puisque le disciple pourra ainsi profiter en retour de la renommée de l'école afin d'assurer sa propre promotion... À l'opposé de cette vision utilitariste, la relation traditionnelle entre le maître et son apprenti n'a d'égale que la relation parent-enfant, comme le souligne un autre proverbe : « Mes parents m'ont donné naissance, mon maître m'a enseigné » (*sheng wo zhe fumu, jiao wo zhe shifu* 生我者父母, 教我者师父). Dans le cadre des anciennes corporations, une fois que l'élève avait rejoint la discipline du maître, il était désormais sous sa tutelle et ses géniteurs n'avaient plus aucun droit d'interférer ou même parfois de le voir. L'établissement d'une relation aussi importante nécessitait naturellement une cérémonie solennelle.

¹ Littéralement « disciple entré dans la maison ». Il faut noter que cette expression métaphorique signifie pénétrer profondément dans un domaine de connaissance.

À la source des enseignements confucéens

En raison de l'absence d'archives détaillées, on ne sait pas exactement quand prit forme la cérémonie du *baishi*. Dans la Chine ancienne, Confucius (551-479 av. J.-C.), fondateur d'une école de pensée qui marqua profondément la civilisation chinoise, aurait eu trois mille disciples, mais il semble qu'il n'existait pas à l'époque de rituel spécifique pour vénérer les enseignants. En effet, le Sage enseignait à toute personne qui lui apportait volontairement dix lanières de viande séchée. Au fil du temps, l'habitude d'offrir des cadeaux au professeur évolua vers la coutume des « six présents au précepteur » (*shu xiu liu li* 束脩六礼²), ceux-ci devant être entendus sur le plan symbolique. Il s'agissait de la viande séchée (en marque de reconnaissance), du céleri (pour être assidu dans son travail), du longane séché (pour éclairer l'esprit et le conduire à la sagesse), des graines de lotus (pour enseigner avec un soin minutieux), des dattes rouges (pour le début des études secondaires) et des haricots rouges (pour les grandes ambitions). C'est sous la dynastie Tang (618-907) que la cérémonie du *baishi* entra dans le système rituel national officiel. Le *Tong Dian* 通典 (litt. « Institutions complètes »), premier livre d'histoire des institutions chinoises daté de 801, rapporte en détail l'hommage que le prince impérial rendait à ses propres maîtres. Le prince héritier devait revêtir des habits de cérémonie, s'agenouiller plusieurs fois devant ses précepteurs et leur porter un toast avant la fin du rituel. Il en ressort que même un prince au-dessus du commun des mortels devait honorer ses maîtres. Voyons à présent un exemple de *baishi* tel qu'il se déroule encore aujourd'hui au sein des cercles martiaux.

Les principales étapes de la cérémonie traditionnelle

Avant toute chose, il s'agit de déterminer une journée propice en fonction du calendrier traditionnel Huang li 黄历³. En plus du maître et des futurs apprentis, la cérémonie du *baishi* peut réunir des parents, des amis du cercle local d'arts martiaux, les frères d'armes du professeur ou d'autres personnes en tant qu'invités ou témoins. Un officiant dirige le rituel.

La cérémonie débute par un culte rendu aux ancêtres et saints patrons de l'école (*zushi* 祖师) dont les portraits sont accrochés au-dessus de l'autel (*xiang'an* 香案, « table pour l'encens ») qui est tourné vers le Sud, à l'instar du trône impérial. Parmi les ancêtres figure évidemment le prédécesseur direct du maître, le *shiye* 师爷 (littéralement « grand-père d'apprentissage »). Le maître est le premier à rendre hommage aux mannes des ancêtres en plantant trois bâtons d'encens dans le brûleur prévu à cet effet sur l'autel. Ensuite, le maître et son épouse (*shimu* 师母) s'asseyent sur le siège supérieur, tourné vers l'assemblée. Sous la direction de l'officiant, le disciple présente alors à deux mains le *baishi tie* 拜师帖 (lettre de demande qui a été préparée à l'avance) puis effectue trois prosternations rituelles à genoux, le front s'abaissant vers le sol (*san kou shou da li* 三叩首大礼). Ceci fait, il sert au maître une tasse de thé, breuvage dit « thé qui change la bouche » (*gai kou cha* 改口茶) car son acceptation marque le changement des appellations réciproques entre le professeur et l'élève qui se désigneront désormais mutuellement comme maître (*shifu* 师父) et disciple (*dizi* 弟子). Enfin, l'officiant et les témoins signent le *baishi tie* officialisant en quelque sorte l'engagement qui vient d'être pris au vu de tous. Le rituel se poursuit par des échanges de présents, les apprentis remettant des enveloppes rouges (le montant d'argent est déterminé par les étudiants en fonction de leur situation financière personnelle), le maître pouvant quant à lui donner des manuels de pratique ou des instruments d'exercice en plus de ses directives, conseils et encouragements. Enfin, le maître invite le nouveau disciple à vénérer les ancêtres de l'école avec de l'encens, acte de clôture de la cérémonie, les solennités laissant alors la place aux réjouissances d'un banquet bien arrosé.

Le *baishi* d'hier à aujourd'hui

Il va sans dire que les obligations des disciples étaient autrefois très strictes. Ainsi, ceux-ci ne pouvaient fréquenter d'autres écoles sans l'autorisation du maître. Le pratiquant gyrovague tel que nous le connaissons aujourd'hui, grappillant de-ci de-là des techniques au gré de sa fantaisie ou de son intérêt du moment n'aurait jamais été accepté dans une école traditionnelle ou, pour le moins, n'y aurait pas fait long feu. Comme il a été signalé plus haut, on ne choisissait pas son maître. La

2 Le nom de cette coutume fait littéralement référence aux lanières de viande séchée.

3 Il s'agit d'une sorte d'almanach comportant de nombreuses mises en garde liées à la chance et à la malchance en fonction des conjonctions stellaires, etc.

structure de l'école était calquée sur le modèle familial patriarcal confucéen avec à sa tête un « père d'apprentissage »⁴ dominant les disciples eux-mêmes hiérarchisés entre frères cadets, et frères aînés, ceux-ci ayant toujours la prééminence sur les derniers arrivés quel que soit l'âge civil des uns et des autres.



Installation de l'autel lors d'un *baishi* contemporain

La transmission de la Quanyou laojia 全佑老架, forme ancienne de taiji quan, fut d'abord familiale, l'art passant de Chang Yuaning 常远亭, disciple du maître Quanyou 全佑 _ qui avait lui-même adopté Chang en l'intégrant au septième rang parmi sa descendance _ à ses fils Chang Qinqshou 常庆寿 et Chang Yunjie 常云阶. Suivant la coutume de ne pas enseigner aux femmes (qui étaient appelées à quitter le clan familial en se mariant), les disciples de ce dernier ne furent que des hommes dont aucun ne passa par la cérémonie formelle du *baishi* à cause du contexte politique de cette période allant des années 1950 au déclenchement de la révolution culturelle⁵. Par ailleurs, en raison de son passé et notamment de son appartenance à l'ancienne aristocratie mandchoue, Chang Yunjie était dans le collimateur du parti communiste et devait donc se montrer particulièrement prudent⁶. Une autre règle à laquelle ce maître se conforma strictement fut de ne pas transmettre son art à des professionnels de l'enseignement des arts martiaux et plus particulièrement du taiji quan, activité qui, avant l'instauration du pouvoir communiste, avait permis à certains experts renommés de s'enrichir. De tous les disciples, le maître Wang Bo 汪波 fut le seul à avoir été pris personnellement en photo avec le vieux Mandchou⁷. Il dérogea quant à lui à l'interdit de l'enseignement aux femmes, son premier et principal disciple étant Madame Zhang Huizhen 张惠珍. Bien entendu, depuis la renaissance du rituel du *baishi* en Chine à partir des années 1980, les exigences ne sont plus aussi élevées que par le passé, certains maîtres tolérant par exemple que leurs disciples reçoivent les enseignements d'autres experts, à condition bien sûr de ne pas représenter publiquement ceux-ci. Toutefois, même si la cérémonie est désormais souvent simplifiée et réduite à ses aspects les plus fondamentaux (le témoignage de respect envers les prédécesseurs et la sollicitation du maître), l'essentiel demeure. En effet, l'encens brûlé devant les ancêtres atteste non seulement que la transmission est toujours vivante mais aussi que la nouvelle génération prosternée devant l'autel la perpétuera à son tour.

Si Mo et José Carmona

www.shenjiying.com

4 Notons qu'une femme maître est elle-même considérée comme étant de sexe masculin et donc désignée par le vocable *shifu*, cela afin de respecter l'ordonnement de la société traditionnelle.

5 Signalons néanmoins que Chang Yunjie avait organisé son enseignement entre rudiments que les élèves apprenaient sur le pas de la porte et instructions avancées données à huis-clos à quelques « disciples » privilégiés. Ce sont ces derniers qui se chargeaient de former les nouveaux-venus.

6 L'on peut supposer que le maître Chang échappa à l'emprisonnement dans un camp de travail grâce à certaines protections. Le maître Wang Bo, qui fut avec Ma Dianchen 马殿臣 et Wu Bangcai 吴邦才 l'un des principaux héritiers de la technique de l'énigmatique Mandchou, aurait pu jouer ce rôle compte tenu de son statut relativement élevé au sein de la police de Shanghai.

7 De nos jours, la séance photo est devenue un élément incontournable du *baishi*.